

Avant-propos

Jusqu'il y a peu, le mot « spiritualité » était presque exclusivement réservé au langage religieux. Aujourd'hui, on l'utilise sans complexe pour signifier cette dimension de l'humain qui relève de « l'esprit ». Et qui est propre à tous et à chacun. Dans cette première partie d'analyse, Thierry Tilquin, formateur permanent au Cefoc, retrace l'évolution de ce mot dans l'histoire et met en évidence ses différentes significations et dimensions aujourd'hui en Occident.

Spiritualité. Le mot est à la mode et séduit. Contrairement aux religions qui ont plutôt mauvaise presse, particulièrement depuis les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis d'Amérique. Loin de faire preuve de pacifisme et de tolérance, celles-ci engendreraient la violence dans le monde. Elles renforceraient l'intolérance et les replis sur soi.

La spiritualité, elle, aurait le vent en poupe : recherche de sens dans un monde désenchanté, aspiration à plus de sérénité et de liberté intérieure, relation aux autres et à l'Autre, quête de sagesse et d'harmonie avec la nature. Les formes et les expressions sont diverses.

En Occident, la spiritualité fut longtemps associée à la « religion chrétienne ». L'emprise du christianisme et de ses institutions était telle qu'il était presque impensable d'imaginer une spiritualité en dehors de cette référence religieuse. Les temps ont bien changé. La spiritualité n'est plus le monopole de la foi chrétienne ; elle est plurielle : musulmane, juive, athée, bouddhiste, indoue, etc. Certaines spiritualités restent ancrées dans des traditions religieuses. D'autres empruntent des chemins nouveaux, en toute autonomie et liberté. La spiritualité se présente aujourd'hui davantage comme la « vie de l'esprit », présente en tout être humain, croyant en Dieu ou non, et nécessaire pour grandir en humanité.

Mais qu'entend-on au juste par « spiritualité » ? Quelle est cette dimension qui serait inhérente à toute vie humaine ? S'impose-t-elle à nous ou la construisons-nous ? Où l'alimenter ? En puisant dans les sagesse, les philosophies et les religions ? Dans l'engagement, la lutte et l'action ? Quelle spiritualité développer ensemble dans la perspective d'un monde meilleur ?

Ces questions méritent d'être posées et travaillées aujourd'hui pour deux raisons majeures. D'une part, parce qu'elles rejoignent les attentes de nombreux hommes et femmes qui aspirent à une vie plus humaine et qui sont en quête de sens. D'autre part, parce que ces attentes profondes en l'humain n'échappent pas au risque de la récupération, de l'aliénation, de la domination et même de l'exploitation de la part de gourous en tous genres, de groupes manipulateurs, de courants religieux, de marchands d'illusions ou de marchands tout court qui cherchent à se refaire une santé à peu de frais sur le dos de la fragilité humaine.

La présente analyse se propose d'apporter quelques éléments de clarification sur le mot « spiritualité », sur les diverses significations qu'il a prises dans l'histoire et sur celles qu'il prend dans la société contemporaine occidentale.

Pour clarifier le discours, le terme « spiritualité » sera ensuite mis en relation avec d'autres mots qui relèvent de la même sphère : sacré, foi, athéisme, agnosticisme, religion, secte, mystique, laïcité. Cela fera l'objet d'une deuxième analyse.

Une troisième analyse abordera les enjeux de la spiritualité dans le monde contemporain. Avec l'hypothèse qu'une spiritualité n'a de sens que si elle vise à transformer le monde.

Un regard historique

Il est intéressant, pour commencer, de s'interroger sur l'origine des mots « spiritualité » et « spirituel ». Ils apparaissent dans le vocabulaire ecclésiastique ; leur sens est lié à l'histoire de la tradition chrétienne, elle-même influencée à la fois par la culture juive et par la philosophie grecque.

Le souffle et la vie

À un premier niveau, ce qui est spirituel se distingue de ce qui est charnel, matériel, corporel. C'est là une opposition classique qui correspond à l'étymologie. Les mots « spirituel » et « spiritualité » viennent en effet du mot latin *spiritus* qui signifie l'air, le vent, le souffle, l'esprit. Ce mot lui-même traduit le mot grec *pneuma* que l'on retrouve dans les mots français « pneumatique », « poumon » ou « pneumatologie ». En hébreu, le terme correspondant est *ruah* ; ce terme est utilisé dans l'Ancien Testament, notamment pour signifier le souffle de vie que Yahvé insuffle à l'humain et à toutes les créatures.

Le souffle – *ruah, pneuma, spiritus* – est donc intimement lié à la vie et donc aussi à la mort. Ne dit-on pas en effet d'un homme mort qu'il a rendu son dernier souffle ? Pour les anciens, c'est le souffle qui fait vivre les animaux comme les humains. Au 4^e siècle av. J-C, le philosophe Aristote l'avait déjà constaté ; il s'était d'ailleurs attaché à comprendre les mécanismes de la respiration animale et humaine ainsi que l'origine des tremblements de terre qu'il attribuait à la force du vent.

De plus, dans des mondes culturels imprégnés par la croyance et la référence aux dieux ou à Dieu, ce souffle de vie en l'humain est évidemment relié au divin. Ce « spirituel » ne serait-il pas une partie du souffle divin en l'homme ? L'homme ne serait-il pas habité et animé par lui ?

Dans cette perspective anthropologique, il n'est pas étonnant que la spiritualité renvoie à la question de Dieu, au « sacré », à ce qui dépasse l'homme et l'âme, à l'âme, à ce qui est immatériel et incorporel.

Saint Paul, dans ses épîtres, reprend la distinction entre matériel et spirituel sous une autre forme. Il oppose le spirituel au charnel, l'esprit à la chair. Mais la chair, ce n'est pas seulement le corps physique, mais aussi le psychisme ; il s'agit de l'humain avec ses instincts, ses désirs, sa faiblesse morale, sa vulnérabilité et sa mortalité. Pour saint Paul, l'être spirituel et l'être chrétien sont identiques : vivre comme chrétien, c'est vivre selon l'Esprit¹.

Pouvoir spirituel et pouvoir temporel

Le caractère de ce qui est « spirituel » prend aussi sa source dans la confrontation politique de l'Église chrétienne avec les différentes formes de pouvoir civil qui se sont succédé (empereur, roi, prince). De ce point de vue, le 4^e siècle constitue un tournant dans l'histoire.

Un an après sa conversion au christianisme, l'empereur romain Constantin promulgue en 313 un édit de tolérance religieuse à l'égard du culte chrétien, désormais reconnu au même titre que les autres cultes. Officiellement, les chrétiens sont appelés à sortir de la clandestinité. Bien plus, l'empereur va s'appuyer sur l'Église pour tenter de reconstituer l'unité d'un empire déchiré. Progressivement, les chrétiens obtiendront des privilèges et des moyens, notamment en matière de constructions d'églises et de basiliques ; les évêques seront même investis de certains pouvoirs civils sur le territoire dont ils ont la charge. De son côté, l'empereur veille sur l'unité de l'Église en convoquant des synodes et des conciles qu'il préside en personne. Celui de Nicée en 325 s'avère le plus important puisqu'il s'agit du premier concile œcuménique et qu'il est à l'origine d'une formulation du Credo commune à l'ensemble des Églises chrétiennes. En 380, l'empereur Théodose I^{er} scellera cette alliance entre l'Église et l'Empire en imposant le christianisme comme religion d'État.

¹ Rom. 8, 7-9 : « En effet, sous l'empire de la chair, on tend à ce qui est charnel, mais sous l'empire de l'Esprit, on tend à ce qui est spirituel : la chair tend à la mort, mais l'Esprit tend à la vie et à la paix. Car le mouvement de la chair est révolte contre Dieu ; elle ne se soumet pas à la loi de Dieu ; elle ne le peut même pas. Sous l'empire de la chair, on ne peut plaire à Dieu. Or vous, vous n'êtes pas sous l'empire de la chair, mais de l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appartient pas. »

Cependant, dans la relation entre le pape et l'empereur, la question se pose rapidement : est-ce le pape qui est soumis à l'empereur ou l'inverse ? En 494, le pape Gélase I^{er} veut trancher le dilemme en affirmant la prééminence de son pouvoir.² Mais pendant des siècles, « *les deux pouvoirs cohabiteront sans qu'on sache lequel est au-dessus de l'autre, sans qu'on envisage un autre mode de relation, neutralité ou séparation. Unité parfois conflictuelle si l'on peut dire mais jamais remise en cause dans sa source première qui définit la puissance humaine comme de droit divin.* »³

Un conflit surgit au 10^e siècle lorsque l'empereur du Saint Empire romain germanique décide de nommer lui-même les évêques dans tout l'Empire. Les réactions ne se font pas attendre de la part de la papauté ; elles déclenchent ce que les historiens appellent la « *Querelle des Investitures* ». Un compromis⁴ est trouvé pour mettre fin à ce long conflit. Il signe la défaite de l'Empire face au pape qui parvient à se soustraire à la tutelle impériale.

C'est à partir de ce moment que l'on distingue nettement le « pouvoir spirituel » du « pouvoir temporel ». Le sens du mot spirituel relève donc ici de l'ordre juridique. Certains feront remonter cette distinction à l'Évangile : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.* »⁵ Toujours est-il que cette distinction entre les deux pouvoirs a permis de sortir de la confusion entre religion et politique. Elle est à l'origine de l'autonomisation du politique par rapport au religieux et, plus tard, de la séparation de l'Église et de l'État. Cette distinction apparaît aujourd'hui comme structurante de la société occidentale et de la culture de modernité.⁶

Spiritualité chrétienne

Jusqu'il y a peu, dans la tradition chrétienne, la spiritualité a fait partie intégrante de la religion au point de s'identifier à elle. Pour la plupart des chrétiens, il n'y avait pas de « vie de l'esprit » en dehors de la vie selon le Christ. Et pour l'Église catholique, il n'y a de spiritualité pleine, accomplie et parfaite que dans l'Église catholique elle-même.

Le Concile Vatican II (1962-1965) a rompu avec cette manière de penser d'une part en reconnaissant la liberté religieuse, d'autre part en faisant preuve d'ouverture aux « hommes de bonne volonté », comme aux autres confessions chrétiennes et aux autres religions. Une vie spirituelle authentique est possible en dehors de la foi chrétienne et de la religion.

Dans la tradition chrétienne, la spiritualité vraie, la vie évangélique, ne peut être déconnectée de la vie concrète, de l'action, du style de vie⁷. Cette articulation entre spiritualité et engagement éthique s'est vécue de manière différente à travers l'histoire des traditions chrétiennes, en fonction des personnes et des communautés. Dans ce foisonnement, Jeanine Depasse⁸ identifie quatre modèles de spiritualité qui ont eu une influence importante dans la vie de l'Église. Ces modèles correspondent à des époques et à des sociétés différentes.

² « *Il y a deux principes, l'autorité sacrée des pontifes et la puissance royale, et des deux, c'est la charge des prêtres qui est la plus lourde car devant le tribunal de Dieu, ils rendront compte même pour les rois des hommes. Vous savez en effet, Fils très clément, que, bien que vous régniez sur le genre humain, vous courbez avec dévotion la tête devant ceux qui président aux choses divines et que vous attendez d'eux les moyens de votre salut.* » Cité par Yves-Marie HILAIRE, *Histoire de la papauté, 2000 ans de mission et de tribulation*, Paris, Éditions Tallandier, 2003, p. 95.

³ Anne FRAÏSSE, *Pouvoir de la religion et politique religieuse dans les premiers siècles du christianisme, l'exemple de deux empereurs : Constantin et Justinien*, dans *Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires*, 2007. Mis en ligne le 4 juillet 2006 (<http://cerri.revues.org/501>).

⁴ Le Concordat de Worms (1122) : à l'Église le droit de choisir les évêques, à l'empereur le droit de leur donner l'investiture temporelle, du moins sur le territoire allemand.

⁵ Marc 12, 17.

⁶ Voir à ce sujet l'analyse de Jean-Claude BRAU, *L'Église au milieu du village ? Un long processus de sécularisation (I) L'économie, la politique et le droit, l'art*, Cefoc, décembre 2011, n°12, p. 3-5.

⁷ Cf. 1Jn 4, 20 : « *Si quelqu'un dit : 'J'aime Dieu', et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas. Et voici le commandement que nous tenons de lui : celui qui aime Dieu, qu'il aime aussi son frère.* »

⁸ Cette partie du texte utilise des éléments développés par Jeanine DEPASSE, théologienne, dans son

Le retrait dans le désert

Le premier modèle prend naissance en Égypte au 4^e siècle. En s'exilant dans le désert, les anachorètes⁹ fuient une société où le christianisme affadi est trop imbriqué dans la politique. À travers la solitude, l'ascèse, le renoncement, la vie simple et la contemplation, ils cherchent à retrouver l'authenticité de la foi chrétienne. Ce modèle innovant dans l'Empire romain se répandra grâce à la personne de saint Antoine, un paysan égyptien illettré qui veut suivre à la lettre les conseils de l'Évangile. Les traits de la vie du moine du désert vont influencer le monachisme qui se répandra plus tard dans toute l'Europe.

Le moine à la campagne

Au 6^e siècle, en Italie, saint Benoît de Nursie fonde des communautés pour lesquelles il édicte une règle de vie commune. Des abbayes s'installent en milieu rural et se dotent de grands domaines. Les moines travaillent, prient l'office ensemble, vivent simplement. Très vite, ces communautés deviennent riches et acquièrent un pouvoir temporel important, ce qui, régulièrement, provoquera des réactions et des réformes pour un retour aux exigences évangéliques. Jusqu'au 12^e siècle, ce modèle monastique aura une forte influence en Occident, tant aux plans intellectuel, liturgique et artistique qu'administratif, technologique et économique. Dans cette société, les laïcs, ceux qui ne sont ni clercs ni moines, n'ont pas de vie spirituelle.

Le frère

Au 13^e siècle, un nouveau modèle apparaît autour des villes naissantes, dans un contexte où l'Église est de plus en plus riche, centralisée et légaliste. François d'Assise, le plus connu, s'inscrit dans ce mouvement qui veut suivre intégralement l'Évangile en mettant l'accent sur la vie terrestre du Christ, sa pauvreté, son amour des pauvres. François est un ermite en route qui, néanmoins, aura autour de lui des frères. Il gagne sa vie en travaillant mais refuse de se fixer dans un couvent. Dans cette conception, le spirituel est celui qui met sa vie en cohérence avec celle du Christ. Ce modèle allergique à toute organisation et porté par des laïcs ne durera pas.

La béguine dans les villes

Les béguines apparaissent dans les villes aux 13^e et 14^e siècles. Ce sont des femmes laïques qui travaillent dans l'artisanat et l'enseignement. À distance des institutions ecclésiastiques et des ordres religieux, elles élaborent leur propre spiritualité à partir de la lecture de maîtres spirituels et mystiques. Elles vivent une expérience de foi personnelle. Échappant au pouvoir du clergé, ces femmes seront critiquées, parfois traitées de sorcières et d'hérétiques.

Leur démarche spirituelle se révélera comme un signe avant-coureur de l'émergence future de personnages comme Érasme ou comme Luther qui insisteront d'ailleurs sur la dimension personnelle de la spiritualité. Cette veine de la spiritualité vécue par des laïcs (non clercs) sera aussi reprise par l'Action catholique et par le Concile Vatican II.

Vers une spiritualité déliée du religieux

Qu'en est-il aujourd'hui ? « *Le monde dans lequel nous vivons est tout autre, constate Jeanine Depasse. Il est marqué par la sécularisation : ce n'est plus Dieu qui « gère » le monde, ce sont les humains qui ont pris en main leur vie personnelle et collective.* » Ce processus de sécularisation de la société n'est pas neuf, mais il s'est accentué dans les dernières décennies. Ainsi, depuis un peu plus d'un demi-siècle, la quête spirituelle s'est progressivement affranchie de la tutelle des institutions religieuses. Plusieurs éléments ont favorisé cette évolution fondamentale.

Tout d'abord, au milieu du 20^e siècle, l'Église catholique a pris la mesure des changements culturels déjà à l'œuvre en Occident. Le Concile Vatican II (1962-1965) a opéré un virage inédit dans l'histoire : « *D'une certaine manière, il clôt l'ère dite constantinienne, l'ère de la*

exposé au week-end de formation « La spiritualité : une vue de l'esprit ou l'esprit en vie ? », le 3 avril 2011, non publié.

⁹ C'est ainsi que ces moines du désert sont désignés car ils « vont à l'écart » de la société.

chrétienté de type médiéval, l'ère de la Contre-Réforme, l'ère de Vatican I. »¹⁰ L'Église s'est réformée à l'interne et s'est voulue plus ouverte au monde, à la liberté, au dialogue.

Mais comme institution religieuse, elle a perdu une grande part de son influence sur les individus et les sociétés. Comme l'écrit la sociologue Danièle Hervieu-Léger, le religieux se retrouve désormais disséminé car les sociétés modernes différenciées ne requièrent plus « *qu'une institution religieuse serve d'armature à l'organisation sociale* ». Dès lors, « *les individus et les groupes humains peuvent construire leur propre univers de significations, à partir de n'importe quelle dimension de leur expérience, familiale, sexuelle, esthétique ou autre.* »¹¹ En même temps qu'une transformation interne, l'Église catholique a vu disparaître son quasi-monopole. D'autres religions et convictions philosophiques se manifestent dans l'espace public européen. En particulier, la religion musulmane qui s'est durablement implantée et la laïcité philosophique qui s'est davantage organisée, notamment en Belgique.

À ces deux facteurs d'évolution s'ajoute la montée de l'individualisme, c'est-à-dire l'émergence du « *sujet libre et responsable* ». L'individu a la capacité de faire des choix et de construire du sens dans sa vie de manière autonome. Les traditions et les appartenances familiales, nationales ou religieuses jouent encore un rôle et ont une influence dans cette construction, mais elles ne peuvent plus s'imposer par-delà le choix des individus.

En même temps, les humains prennent aussi conscience qu'ils n'ont pas la maîtrise de tout, que le progrès et la croissance ne sont pas infinis, que les sciences et les techniques ne peuvent résoudre tous les problèmes. Le monde paraît davantage brisé, dispersé, impossible à maîtriser. Dès lors, l'individu se sent fragile, ne pouvant compter que sur lui-même pour construire sa vie. Dans un tel contexte, un besoin de spiritualité se ressent très fort : la quête d'une voie pour se réconcilier avec soi-même, les autres et la nature afin de « *retrouver le monde comme un lieu habitable et harmonieux. C'est une recherche d'équilibre dans un monde chaotique.* »¹²

Des mots pour la dire

Nous venons de le montrer dans cette première partie : le sens du mot « *spirituel* » a évolué en même temps que la société et la culture en Occident. Libéré de la gangue religieuse, il prend aujourd'hui un sens plus philosophique : la « *vie de l'esprit* ». Loin de s'enfermer dans une démarche purement intellectuelle, cette « *vie de l'esprit* » se révèle tout autant dans des gestes quotidiens comme dans des projets collectifs : un jeune qui donne son premier baiser à celle qu'il aime, l'artiste qui s'exprime dans la toile qu'il peint, des jeunes arabes qui communient dans le rêve et le désir d'une société démocratique, des parents qui mettent sur pied une école de devoirs dans leur quartier, des milliers d'hommes en prière sur l'esplanade des mosquées à Jérusalem, etc. Cet « *esprit en vie* » qui nous porte et nous dépasse peut inspirer des styles de vie, des engagements et des choix personnels et collectifs.

La spiritualité n'échappe pas à une grande diversité de significations. En témoignent, par exemple, les réponses spontanées qu'ont données les participants aux formations organisées par le Cefoc¹³ quand ils ont travaillé en carrefour à partir de la question : « *Pour vous, qu'est-ce que la spiritualité ?* ».

La spiritualité apparaît comme *vaste et indéfinissable*. C'est tout à la fois, une *flamme intérieure*, une *recherche de sens*, *recherche du moi* et *rencontre de l'autre*, un *rapport à la vie et à la mort*. Elle est *prise de recul par rapport au quotidien*, *réflexion sur la vie personnelle et relationnelle*, *prière et action*, *temps de silence et d'arrêt*, *retour à l'essentiel à distance du matérialisme*, *relation entre le corps et l'esprit*, *relation avec soi*, *avec les autres et avec Dieu*.

Elle se vit tout autant dans un *engagement*, une *lutte* et *l'action* que dans la *contemplation de la beauté* et le *respect de la nature comme celui de l'être humain*.

¹⁰ Joseph SUENENS (cardinal), *La coresponsabilité dans l'Église aujourd'hui*, Paris, DDB, 1968, p. 11.

¹¹ Danièle HERVIEU-LÉGER, *La Religion pour Mémoire*, Paris, Cerf, 1993, p. 52.

¹² Voir l'exposé de Jeanine DEPASSE au week-end de formation « *La spiritualité : une vue de l'esprit ou l'esprit en vie ?* », le 3 avril 2011, non publié.

¹³ Week-end de formation à Wépion, les 2 et 3 avril 2011, sur le thème « *La spiritualité : une vue de l'esprit ou l'esprit en vie ?* » et la Journée régionale de Tournai, le 9 avril 2011, sur « *Les spiritualités* ».

Est-elle *imposée ou choisie* ? Est-elle *donnée une fois pour toutes* ou *sommes-nous amenés à la construire et à la faire évoluer* ? Certaines spiritualités sont *religieuses* et d'autres non, certaines sont plus *personnelles, tournées vers l'individu*, et d'autres plus *communautaires*. Les participants ne manquent pas aussi de souligner qu'une quête de spiritualité peut conduire à des *dérives* et certaines constituent des *dangers* pour l'humanité, comme par exemple celles qui inspirent le *nazisme, les intégrismes ou le terrorisme*.

De ces expressions spontanées se dégagent trois axes de signification ou trois dimensions de la spiritualité : la vie intérieure, la quête d'une vie sensée, l'ouverture à l'altérité.

Une vie intérieure à entretenir

C'est la perspective dans laquelle s'inscrit Pierre Somville¹⁴. Pour lui, la spiritualité est essentiellement cette « *vie intérieure qui est constitutive de notre humanité et qui en est l'apanage*. » En effet, si l'on compare l'être humain et les chimpanzés qui « *n'ont que deux chromosomes de moins que nous, la différence est pourtant exponentielle*. » La spiritualité n'est donc pas quantifiable. Difficile de dire vraiment ce qu'elle est. On ne peut que l'évoquer « *en recourant à des images et des métaphores, à un mythe comme Platon ou à une parabole comme Jésus*. »

Cette vie de l'esprit n'est pas une chose acquise : « *Rien ne nous est donné tout fait sinon des potentialités. La spiritualité est une virtualité qu'il nous incombe d'entretenir, d'éduquer, de pratiquer et de développer*. » Au fond, on pourrait dire qu'il s'agit de la conscience réflexive au sens où l'écrivain français Paul Valéry parle de l'être humain comme de « *cet animal étrange qui se regarde vivre* ».

Par conséquent, cette « *lumière intérieure qui est donnée comme potentialité peut s'éteindre. À nous de l'entretenir ou pas !* » D'après Pierre Somville, la voie la plus sûre ou la plus rapide pour alimenter et développer cette vie intérieure est le fait religieux. En effet, « *toutes les religions font appel à la vie intérieure par la prière, le recueillement, la méditation* ». Cependant, la spiritualité n'est pas le monopole de la religion. Il existe des ressources pour une vie intérieure en dehors de la sphère religieuse, particulièrement dans l'approche des œuvres d'art plastique. Un amateur d'art développe une dimension contemplative : « *Quand on s'arrête devant une image, une peinture, une sculpture, un bâtiment, on peut vivre une émotion. Pour la faire durer, il faut se concentrer, regarder, scruter. On cultive sa vie intérieure en regardant et en contemplant, que ce soit de l'art sacré ou profane*. » Il en est de même pour les œuvres musicales. « *L'objet de la spiritualité, c'est le mieux-vivre, le vrai plaisir, la joie intérieure*. »

La quête d'une vie sensée

La recherche de sens se révèle incontournable pour l'homme contemporain. Non seulement à cause de la complexité du monde et de l'incertitude quant à l'avenir de celui-ci. Non seulement parce que l'homme se questionne devant la mort, la souffrance et la maladie, l'injustice et le mal, l'avenir de l'humanité et de la planète. Mais surtout parce que ce sens de la vie n'est plus donné ni imposé comme il pouvait l'être jadis par la tradition familiale, par les institutions politiques, par les instances religieuses et par la culture commune. La spiritualité s'inscrit dans une recherche infatigable et une construction permanente du sens, tant au plan collectif qu'individuel.

Pour Henri Deleersnijder¹⁵, cette recherche de sens peut se vivre en dehors d'une tradition religieuse. Une spiritualité sans Dieu ou sans dieux, une spiritualité laïque, n'est nullement contradictoire. C'est l'influence séculaire du christianisme qui a pu faire croire que religion et spiritualité étaient indissociables. Un certain recul dans le temps permet de comprendre qu'il n'en est rien. Henri Deleersnijder propose deux exemples dans la Grèce antique. Au 4^e siècle av. J-C, le philosophe Épicure fonde une école qu'il appelle « le Jardin ». Sur le fronton de

¹⁴ Professeur émérite de philosophie de l'art à l'Université de Liège, Pierre Somville a participé comme intervenant au week-end de formation des 2 et 3 avril 2011, « La spiritualité : une vue de l'esprit ou l'esprit en vie ? ».

¹⁵ Professeur émérite d'histoire à l'Université de Liège, Henri Deleersnijder a participé comme intervenant au week-end de formation des 2 et 3 avril 2011, « La spiritualité : une vue de l'esprit ou l'esprit en vie ? ».

celle-ci est inscrite cette phrase : « Ici, le plaisir est le souverain bien. » Dans ses « Lettres sur le bonheur », il écrit à son disciple Ménécée : « *Même jeune, on ne doit pas hésiter à philosopher, ni même au seuil de la vieillesse se fatiguer de l'exercice philosophique. (...) En définitive, on doit donc se préoccuper de ce qui crée le bonheur s'il est vrai qu'avec lui, nous possédons tout et que, sans lui, nous faisons tout pour l'obtenir.* » Les biens matériels ne sont pas nécessaires au bonheur. Le sens commun fait de l'épicurien un esclave de ses désirs, mais il n'en est rien. Pour Épicure, il faut pouvoir se limiter aux plaisirs essentiels et ne pas se laisser aller aux plaisirs inutiles qui nous enchaînent et nous rendent malheureux.

Le stoïcisme n'est pas très éloigné de l'épicurisme. Cette philosophie préconise de se forger une morale d'airain et de « *toujours essayer de revenir à une solidité éthique et morale face aux turbulences de la vie.* » C'est Lucrèce qui va faire connaître l'épicurisme à Rome. « *La piété, écrit-il, ce n'est pas se montrer à tout instant la tête voilée devant une pierre, ce n'est pas s'approcher de tous les autels, ce n'est pas se prosterner sur le sol la paume ouverte en face des statues divines, ce n'est pas arroser les autels du sang des animaux, ni ajouter des prières aux prières. La piété, c'est bien plutôt regarder toute chose de ce monde avec sérénité.* » Le terme grec traduit par « sérénité » est « ataraxie ». Il ne désigne pas l'indifférence mais plutôt une attitude qui consiste à se mettre à l'abri de ce sur quoi nous n'avons pas prise. Il s'agit d'éviter de se laisser envahir par des soucis inutiles qui nous égarent de l'essentiel. Et l'essentiel, c'est la vie de l'esprit, le plaisir de vivre et la saveur d'exister.

Une ouverture à l'altérité

Une troisième dimension apparaît constitutive de la spiritualité : l'ouverture à l'autre. Cette dimension est fondamentale dans l'expérience chrétienne même si celle-ci n'en a pas le monopole.

Spiritualité et foi chrétienne sont amenées aujourd'hui à se relier d'une autre manière que celles qui ont prévalu dans l'histoire de la tradition¹⁶. L'autonomie du spirituel par rapport à la religion invite en effet à réfléchir à nouveaux frais cette articulation. D'une part, la spiritualité n'est plus le propre de la foi chrétienne ; d'autre part, elle doit se vivre dans un monde sécularisé, marqué par la non-évidence de Dieu et par la pluralité des convictions. Dans une société sécularisée qui s'interroge, à travers les individus comme les collectifs, sur le sens de la vie et du vivre-ensemble, que peut apporter la tradition chrétienne à la quête de spiritualité contemporaine, respectueuse de l'autonomie et de la liberté humaines ?

L'expérience chrétienne constitue encore une ressource pour donner du sens à la vie personnelle et collective d'aujourd'hui. Si l'institution Église n'a plus la puissance et la force d'antan, la pratique et le message évangéliques demeurent fondamentaux pour les chrétiens. Par ailleurs, des hommes et des femmes dont l'environnement et l'histoire familiale et sociale ne sont pas marqués par l'adhésion à la foi chrétienne s'intéressent et se laissent interroger par la parole et le message portés par cette tradition. Ils ne deviennent pas pour autant des chrétiens ni des croyants en Dieu. Les textes des Écritures chrétiennes font partie du patrimoine de l'humanité et, à ce titre, sont accessibles à tous.

Dans l'expérience chrétienne, la dimension d'ouverture à l'altérité est intimement liée à la dimension de vie intérieure et de quête d'une vie sensée. Mais de quelle altérité s'agit-il ? Nous relevons ici trois niveaux.

Être un chrétien, c'est vivre une rencontre avec une tradition et s'inscrire dans une lignée et une histoire qui lui sont en quelque sorte « étrangères ». « *L'Évangile constitue une parole inspirante que je mets en relation avec ce que je vis. Les récits et les paraboles peuvent être sources d'inspiration pour vivre le présent* », disait Jeanine Depasse. L'ouverture à l'altérité conduit les chrétiens à se confronter à des hommes et des femmes qui ont vécu et ont construit du sens à la vie à partir de leur propre contexte historique et de leurs convictions. Ils ont créé du « neuf » en fonction des circonstances et en fidélité à la parole évangélique¹⁷.

Ensuite, l'Évangile lui-même ouvre à l'altérité vis-à-vis des personnes les plus fragiles ; il porte à l'écoute de ce que vivent les gens qui ne sont pas entendus, qui n'ont jamais la parole, les

¹⁶ Voir ci-dessus les quatre modèles de spiritualité qui se sont succédé dans l'histoire.

¹⁷ Dans son sens étymologique, le mot « évangile » signifie « bonne nouvelle ».

exclus, les opprimés. Selon Jeanine Depasse, il s'agit d'« *une altérité incontournable ; on ne peut pas être sourd au cri des hommes qui souffrent.* » À partir de l'expérience chrétienne en Amérique latine, les théologies de la libération ont remis en avant cette priorité à l'égard des plus pauvres en l'articulant à un changement social : il ne s'agit pas seulement d'aider les autres qui sont en souffrance, mais de contribuer au changement des structures sociales qui génèrent la pauvreté et l'exclusion. Dans cette perspective, l'Évangile propose « *une logique du don et de la gratuité aux antipodes d'une logique d'accaparement et de domination* ». ¹⁸

L'expérience chrétienne propose un troisième niveau d'altérité : l'ouverture à l'Autre qu'elle nomme « Dieu ». La spiritualité comme « vie de l'esprit » est confrontée à cette altérité-là. Que l'on se situe dans une démarche de croyant, que l'on soit agnostique ou athée ou que l'on considère cet Autre comme la nature, le destin ou le hasard, un espace vide, un point d'interrogation ou un mystère.

Conclusion

Utiliser le mot « spiritualité » pour nommer cette dimension constitutive et essentielle de l'humain revêtait un risque, celui de s'identifier à un courant religieux particulier. Comme s'il ne pouvait y avoir de spiritualité qu'en référence à une adhésion et à une foi religieuses. Au terme de ce premier volet de l'analyse, il apparaît légitime de sortir ce mot de son environnement religieux et de lui reconnaître sa dimension anthropologique propre. L'histoire y a contribué. Des agnostiques et des athées défendent et développent une spiritualité laïque.

Cette « vie de l'esprit », telle que nous l'avons nommée, touche à trois dimensions : la vie intérieure, la recherche d'une vie sensée et l'ouverture à l'altérité. La spiritualité appartient donc à tout le monde, à chacune et à chacun. Même pour les chrétiens, elle se distingue – ou devrait se distinguer – de la foi, entendue comme démarche croyante en Dieu.

Pour se comprendre aujourd'hui dans la diversité humaine et sociale, il s'avère nécessaire de proposer des distinctions, de lever des ambiguïtés et de préciser des concepts. C'est ce que nous ferons dans une deuxième analyse.

Dans un troisième temps, nous nous demanderons si la spiritualité, l'esprit humain en vie, ne constitue pas une force de changement, un ferment de libération ? Autrement dit, la spiritualité ne pourrait-elle (re)devenir une forme de résistance face aux violences qui traversent le monde et les existences, face aux systèmes qui écrasent l'humain et bradent la nature, face à certaines idéologies qui manipulent ?

Thierry Tilquin,
formateur permanent au Cefoc

¹⁸ Au niveau collectif, cette option détermine un positionnement politique. Nous le mettrons en évidence dans le troisième volet de cette analyse.